Document généré le 31 mai 2025 23:28

24 images

La bambola di Satana (1969) de Ferruccio Casapinta

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 178, juillet–septembre 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82829ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2016). Compte rendu de [*La bambola di Satana* (1969) de Ferruccio Casapinta]. *24 images*, (178), 64–64.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La bambola di Satana *(1969)*

de Ferruccio Casapinta

Obscure production à la réputation quelconque, ***La bambola di Satana*** (***The Doll of Satan***, dans sa version anglaise) se situe à la croisée des chemins entre l'horreur gothique et le giallo, cristallisant la transition entre deux périodes distinctes de l'histoire du cinéma de genre italien. Unique long métrage réalisé par Ferruccio Casapinta, supposément si peu compétent que c'est son assistant qui faisait tout à sa place durant le tournage, le film exploite sans équivoque les lieux communs des deux genres qu'il convoque : un vieux manoir cachant au sous-sol une antique chambre de torture par-ci, un tueur ganté de noir par-là… ***La bambola di Satana*** relève presque de la peinture à numéros, sa progression prévisible servant essentiellement à « remplir » le canevas initial en respectant fidèlement des instructions prédéterminées.

Malgré la maladresse évidente de la mise en scène, il émane toutefois de l'ensemble une atmosphère étrangement envoûtante – comme si les clichés ainsi entremêlés de l'érotisme bon marché et du mystère des romans de gare créaient ici une sensation de suspension proche de la transe. L'intrigue flotte de manière incertaine autour de ses propres enjeux, multipliant les fausses pistes soulignées à coup sd'échanges de regard suspects et de *zoom in* insistants avant de les abandonner nonchalamment. Le film fonctionne mieux dès qu'il délaisse entièrement la logique de l'enquête pour embrasser celle du rêve qui guide d'une scène à l'autre cet éparpillement d'images oscillant entre le fantasme et le cauchemar.

Le moment le plus mémorable du lot s'avère une séquence d'hallucination, rappelant le cinéma de Jesús Franco, où la pauvre Erna Schürer (qui, jusqu'à la toute fin du film, ne semble jamais tout à fait saisir la place qu'occupe son personnage dans le récit) est amenée de force jusqu'à un donjon lugubre. La jeune femme se réveille, quelques instants plus tard, sans trop comprendre ce qui vient de lui arriver, incapable de distinguer le rêve de la réalité ; et c'est cette même sensation de confusion enivrante que ressent le spectateur après avoir visionné ce giallo décousu qui, à défaut de compter parmi les fleurons du genre, s'avère tout de même assez plaisant pour mériter de ne pas sombrer dans l'oubli. – **Alexandre Fontaine Rousseau**